

DITS

[PETITES PIÈCES
TRAITANT D'UN SUJET FAMILIER
OU D'ACTUALITÉ]

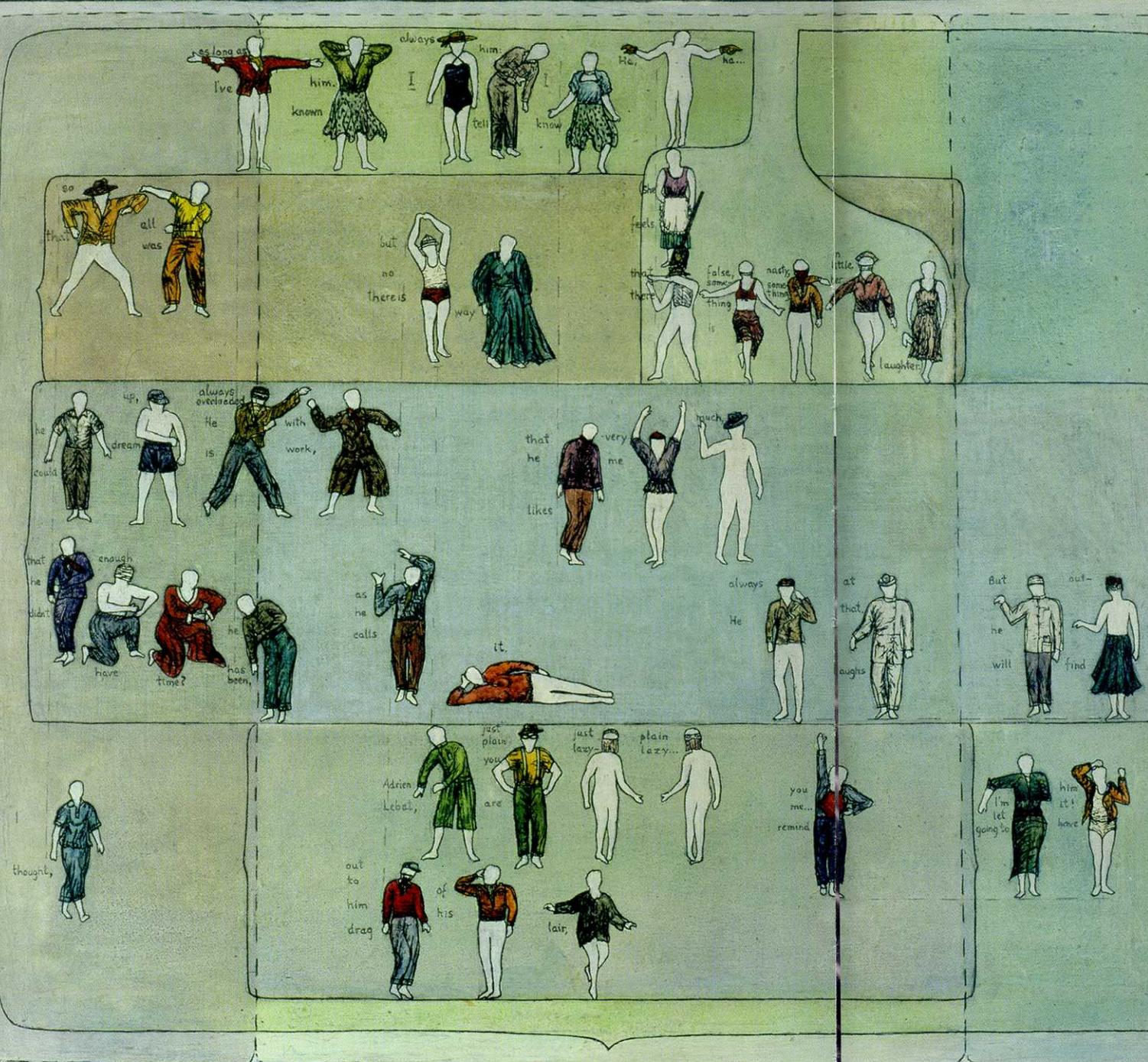
publication du Musée
des Arts Contemporains
de la Communauté
française de Belgique

*musée des arts
contemporains*
MAC's
Grand-Hornu

Première année / printemps - été 2003 numéro deux

le récit





PAST

PRESENT

FUTURE



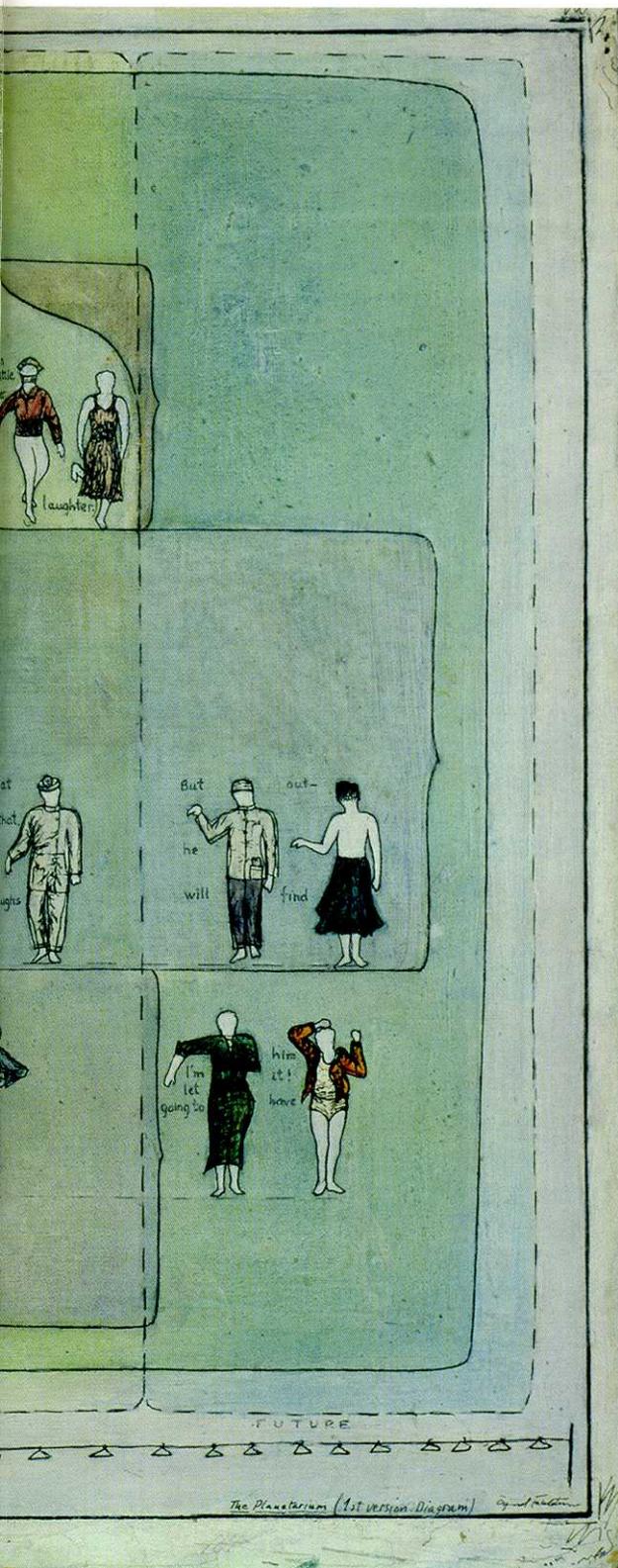
ut pictura

nouveau roman

LE PLANETARIUM D'ÖYVIND FAHLSTRÖM

Drôle d'endroit pour une rencontre : c'est pourtant sous cet univers factice, sous ce faux plafond astronomique, avec sa fausse fourrure de nuit et ses faux astres, que deux œuvres distinctes se donnent rendez-vous et se retrouvent à partager un même titre : **Le Planétarium**. Un roman d'une part, siglé « Nouveau » et publié par NATHALIE SARRAUTE en 1959, et d'autre part un diptyque d'ÖYVIND FAHLSTRÖM, « *ma dernière grande œuvre, Le Planétarium (à laquelle je travaille depuis fin mai)* », ajoutera encore en 1963 celui qui n'était pas seulement artiste, mais également essayiste, critique d'art, adepte de la poésie concrète, critique littéraire, et déjà auteur en novembre 1960 d'un premier article sur le roman de SARRAUTE dans le journal *Expressen*⁽¹⁾. ... Et encore traducteur : depuis la publication en suédois des écrits du MARQUIS DE SADE jusqu'aux tableaux-Monopoly qui tenteront de retranscrire en peinture le système économique mondial, l'œuvre entier de FAHLSTRÖM peut se lire comme une vaste entreprise de traduction.

TEXTE DE JEAN-MAX COLLARD



⁽¹⁾ **Romanen som lupp**, *Expressen* (Stockholm), 6 novembre

1960 — **Le roman comme loupe**, texte traduit par GUNILLA DE RIBAUCCOURT et publié dans *Öyvind Fahlström, Essais choisis*, les Presses du réel, 2002, pages 53-54.

On pourra donc en dire autant de l'ensemble du *Planétarium*, effectué en 1963 alors que FAHLSTRÖM vit désormais aux États-Unis : cette constellation d'éléments disparates, de silhouettes, de listes de mots, d'accessoires vestimentaires découpés dessinent une tentative encore inédite de traduction d'un Nouveau Roman. Une traduction qui n'irait plus du français au suédois, ni d'une langue à une autre, mais du textuel au plastique, de la littérature aux arts visuels. Adaptation du livre de SARRAUTE, remake en image fixe, *Le Planétarium* de FAHLSTRÖM est une opération de bascule, une expérience limite qui voudrait introduire dans la peinture la violence théorique et formelle de cette nouvelle modernité littéraire. « Ut pictura Nouveau Roman ».

MAIS COMMENT TRADUIRE LE PLANÉTIARIUM ?

Je veux dire comment traduire un roman où NATHALIE SARRAUTE fait exploser, plus encore que dans ses précédents, la voix fixe d'un narrateur atrophie, accentue la perte d'autorité de la voix narrative et continue son « *génocide des personnages* »⁽²⁾, pour mieux faire émerger les « tropismes », ces flux de conscience verbaux, ces sous-propos que les individus se tiennent à eux-mêmes ? Un roman qui fait disparaître le Moi sans jamais perdre de vue la capacité à sonder des psychologies ordinaires ? Et encore, je veux dire comment faire entrer tout cela dans une seule image, une seule peinture, qui ne serait pas seulement le choix d'un épisode du *Planétarium*, mais *Le Planétarium* tout entier ?

Telle est au fond ici la seule véritable préoccupation de FAHLSTRÖM.

PREMIER CONSTAT

Le Planétarium de FAHLSTRÖM est un diptyque⁽³⁾. Au centre, trois panneaux verticaux soudés et qui forment une large surface picturale, fond bleu parcouru de personnages blancs, seuls ou en groupe, sur lesquels on fixe de petits aimants métalliques et colorés en forme de pantalons, jupes, chapeaux, bonnets et parapluies. À côté, sur un panneau de format réduit,

une liste numérotée de petits magnets rectangulaires où sont inscrits des mots à ranger dans les cases du bas ou à disposer au-dessus, de manière à former un texte continu ou des fragments de phrases. Deux images, ou plutôt deux systèmes, qui se juxtaposent mais ne se suivent pas, ne forment pas une séquence narrative comme dans les diptyques anciens. C'est plutôt l'idée d'un arrangement à construire, d'un tableau à faire à partir des éléments disposés sur le panneau d'à côté. D'où la sensation d'une décomposition de la composition.

DEUXIÈME CONSTAT

Le Planétarium de FAHLSTRÖM ne raconte pas le *Planétarium* de SARRAUTE, et l'on n'y retrouvera donc ni les histoires et pas davantage les « personnages », Alain ou Gisèle, à peine entr'aperçus, sans visage et sans véritable état civil, qui ne sont plus chez elle que voix et tropismes. Se refusant à organiser un récit, à dérouler un arrangement de séquences, brisant même toute possibilité de lecture linéaire de l'image, FAHLSTRÖM étale un ensemble ouvert et épars de figurines, de membres sans visage et d'accessoires vestimentaires qu'il collecte, aligne et met sous verre à la façon d'un entomologiste. Autant dire que ces figurines vraisemblablement découpées dans des comics n'ont pas grand-chose à voir avec le Pop'Art à quoi on réduit souvent l'œuvre de FAHLSTRÖM. À New York, entre mai et octobre 1963, l'artiste suédois partage certes avec WARHOL ou LICHTENSTEIN des procédures d'emprunt aux images de la culture populaire, et les introduit dans le « high-art » de la peinture, mais son élan le porte simultanément dans une expérience des plus savantes : car dans ce « Nouveau Roman » du *Planétarium* qui lamine de l'intérieur les notions de personnages, de sujet et d'intrigue, FAHLSTRÖM puise de quoi rompre avec les conventions traditionnelles de l'image narrative, de quoi élargir l'ère du soupçon à l'aire de la peinture. D'où cette image explosée, ce récit démembré, décomposé à travers panneaux, toiles et esquisses, et vidé de toute séquence narrative. Explosante-fixe.

Le Planétarium ne se raconte pas. Il se joue. →

⁽²⁾ Propos emprunté à MICHEL COURNOT dans un compte-rendu du *Silence* et d'*Elle est là* publié dans *Le Monde* du 23 avril 1993.

⁽³⁾ Merci à NADINE POUILLON, conservatrice au Musée national d'art moderne, de ses précieuses explications techniques et de sa visite guidée dans la salle *Fahlström* du musée, au 4^e étage du centre Pompidou, Paris.

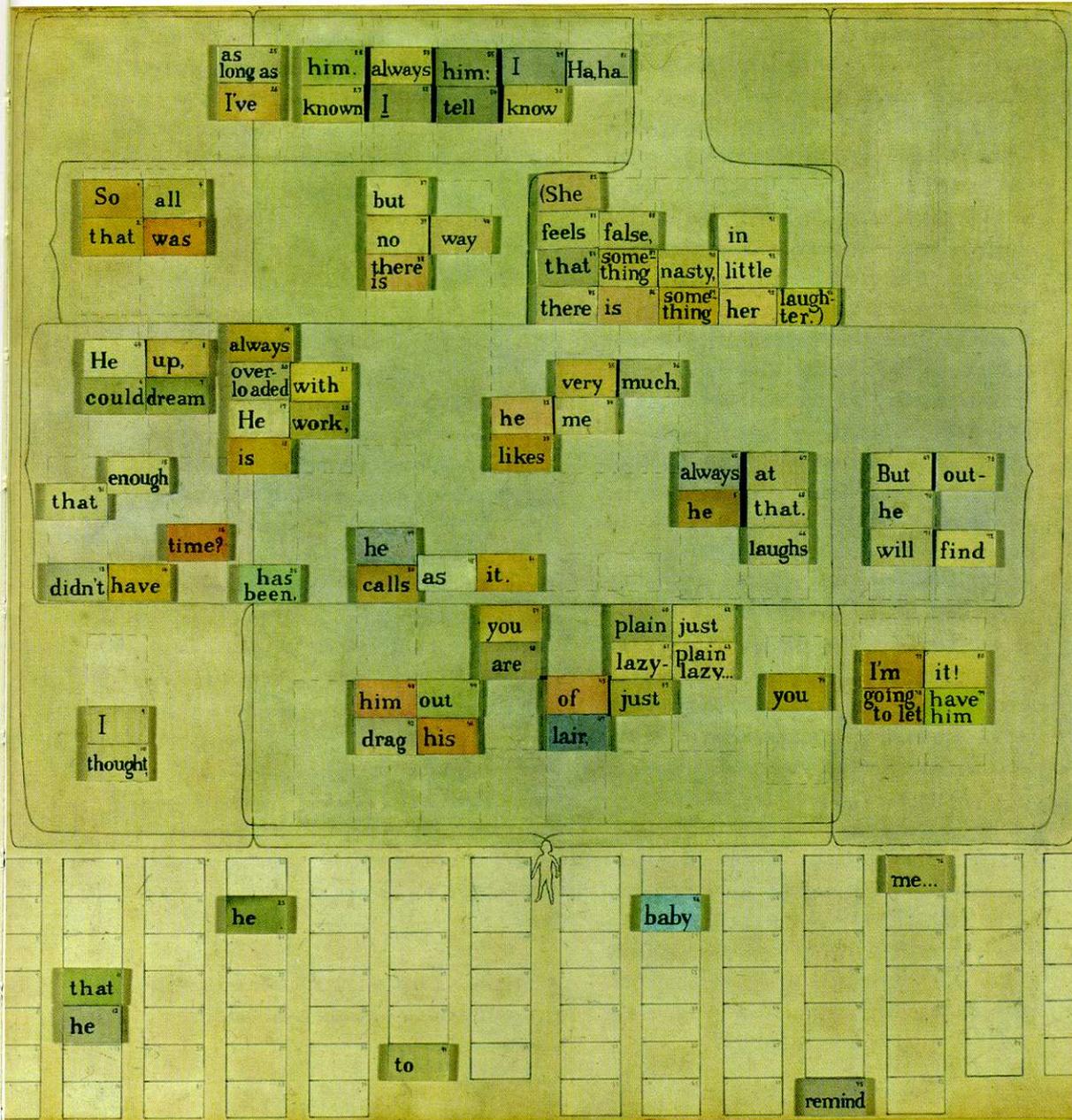
Crayon, encre de Chine, tempera sur papier fixé sur carton ondulé

[1962-1963 - Centre Pompidou-MNAM-CCI, Paris - © CNAC/MNAM/Dist RMN/SABAM Belgium 2003]

ci-dessous Öyvind FAHLSTRÖM, *Le Planetarium*,

Encre de Chine, tempera, sur vinyle et toile, aimants, métal

[1963 - Centre Pompidou-MNAM-CCI, Paris - © CNAC/MNAM/Dist RMN/SABAM Belgium 2002 - photo : Philippe Migeat]



MAIS COMMENT JOUER AU PLANÉTIARIUM ?

Car c'est un jeu. Le Planétarium, même « rudimentaire », on y joue, à la manière du « puzzle » précise FAHLSTRÖM dans des notes de 1963⁽⁴⁾, un jeu dont il donne aussi les règles, dévoilant les lois de combinaison de ces mots, accessoires et silhouettes où « *tous les verbes se rapportent à pantalon ou à jupe (des formes éparses, rassemblées, à arranger sur des figures) et tous les adverbies à chapeau, pansement, béret, etc.* »⁽⁵⁾. Dans les mêmes notes de 1963, il écrit encore : « *...Le Planétarium est le monde du monologue intérieur d'un être et les relations entre des mots, des figures (des poses) et des vêtements* »⁽⁶⁾. Autrement dit, l'articulation de ces éléments textuels et visuels permet à FAHLSTRÖM de restituer le jeu opéré par SARRAUTE entre les apparences et les tropismes, entre le monde objectal du dehors et les mondes subjectifs des monologues, et ce passage incessant de la surface du récit aux sous-conversations intérieures des consciences-personnages. Un jeu social, à la fois psychodrame et théâtre de marionnettes, mascarade de paroles, de gestes mondains, de faux airs, de non-dits étalés sous le faux plafond du planétarium.

Ainsi considérée, la version de FAHLSTRÖM est au fond un système d'écriture. Rhétorique de l'image post-moderne : avant d'être les pièces détachées d'un puzzle, les éléments épars forment une grammaire, un vocabulaire, voire une algèbre, simples membres de phrases, signes-images constitutifs d'une nouvelle écriture visuelle qui refuse de parler à la fois les langues mortes du roman balzacien et de la figuration traditionnelle.

RÉSUMÉ DE L'ÉPISODE : JOUER AU PLANÉTIARIUM, C'EST LE RACONTER.

À charge pour le spectateur de ces « peintures variables » d'amalgamer librement ces magnets, d'organiser lui-même un récit, de constituer ses propres personnages. Une invitation à « manipuler le

monde ». Un jeu fixe et variable à la fois : fixe comme le texte de départ (cf. extrait en annexe), dont FAHLSTRÖM décompose et numérote chacun des mots comme autant de pions à placer sur le damier de la toile, mais variable autant qu'il y aura de spectateurs susceptibles de venir jouer leur propre partition de l'œuvre. À chacun d'inventer alors de nouveaux « Nouveaux Romans », d'articuler sur le panneau ses propres monologues à l'aide des 188 éléments verbaux et visuels mis par l'artiste à la libre disposition du spectateur. Jouer au « Nouveau Roman » consiste donc à manipuler le nombre à la fois ouvert et restreint des pièces démembrées et éparses qui le constituent, à en essayer les combinaisons infinies, à en réarticuler librement le discours, à s'inventer des histoires, à construire des scénarii pour d'autres Planétariums.

FIN DE PARTIE

Autrement dit encore : le narrateur du nouveau Planétarium de FAHLSTRÖM, œuvre pionnière de l'interactivité et de l'esthétique relationnelle, c'est vous, c'est moi.

Métamorphose : en nous laissant jouer avec des objets et des mots sur ce puzzle où une constellation de « personnages à réactiver » attendent ce grand enfant hyperactif qu'est le spectateur de l'œuvre, FAHLSTRÖM se déplace insensiblement de NATHALIE SARRAUTE à MICHEL BUTOR, progresse de l'éclatement des voix à la fabrique partagée de l'œuvre, de la suppression de l'intrigue à la dissolution de l'auteur. Nouveau roman, nouveau titre : **La Modification du Planétarium.** → |

JEAN - MAX COLLARD

JEAN - MAX COLLARD est né en 1968 en France. Il vit et travaille à Paris. Il enseigne les Lettres Modernes à l'université de Lille III. Journaliste et critique d'art, il collabore aux *Inrockuptibles* et à *Artforum*.

⁽⁴⁾ « *Notes sur Ade-Ledic-Nander 2 (1955-57)* », New York, octobre 1963, in *Öyvind Fahlström, Essais choisis*, les Presses du réel, 2002, p. 107.

⁽⁵⁾ *Idem*, p. 107.

⁽⁶⁾ *Idem*, p. 106.

